

— Trompés ! je voudrais bien savoir s'il n'y a pas ici du bois pour en faire, des sénateurs, et dix plutôt qu'un.

Pérez, argumentez, vous perdrez vos peines. David, vrai comme l'or, garde sur ce point du mérite intrinsèque de ses voyageurs des idées à lui, tant soit peu larges, que toute votre éloquence ne modifiera pas.

— Bien plus ! — poursuit David dont le front se redresse — je leur ai demandé : Connaissez-vous l'*Abies Pinsapo*¹ ? — Oui, nous le connaissons. — Eh bien, c'est ce monsieur-là, le beau-frère du sénateur, qui l'a trouvé ; et pis que ça, il a fait la flore d'Espagne ! — Alors les douaniers m'ont tiré leur bonnet : Ne touchez pas aux malles ! s'est écrié le chef. — David, d'un rire silencieux montre deux rangées de dents blanches ; et c'est ainsi que, transformés en marquis de Carabas, du premier coup nous *hablons* comme si de notre vie nous n'avions fait autre chose.

Sur cette place, la même, une pauvre petite personne qui n'avait nul besoin de *habler* pour être grande dame, la reine d'Espagne, la fille du duc de Savoie, cette enfant âgée de treize ans qu'on menait au petit-fils de Louis XIV pour qu'il en fit sa femme, arrivait jadis avec sa suite, et c'est à Figuera qu'elle rencontra son premier chagrin.

Par les ordres du vieux monarque dont le despotisme puéril gouvernait de Versailles jusqu'aux plus intimes détails du palais de Madrid, on ôta ses compagnes à la jeune souveraine. En vain supplia-t-elle Philippe V, son mari, de lui laisser une suivante, une seule, afin de pouvoir avec elle parler de sa mère, de ce beau fleuve du Pô qui coule

¹ Nouvelle espèce de sapin découverte en Espagne, 1837, par M. E. Boissier.

à pleins bords dans les prairies piémontaises, et des cotéaux de la Superga tout enguirlandés de vignes, et des Alpes étincelantes qui dentellent si fièrement les horizons de Turin ; l'époux royal, roidi par cette ponctualité d'obéissance, vigueur des âmes débiles, se maintint inflexible ; les dames italiennes, après qu'elles eurent baigné de leurs larmes les mains de la triste princesse, quittèrent le sol d'Espagne, des duègues de grand nom et de prestance rigide remplacèrent le gai cortège, Marie pleura, bouda, puis elle se consola ; et ce nuage, disons-le, vint seul projeter son ombre sur une union paisible à tout prendre, dont le charme avec la virile tendresse appartenaient l'un et l'autre à cette reine enfant, qui tant qu'elle vécut se montra courageuse en face du péril, égale aux plus mauvaises fortunes.

Ici les soldats espagnols, vêtus de carricks marrons à grande pèlerine et coiffés de shakos évasés par le haut, manœuvrent d'un pas vif ; des señoras traversent la place, ployées dans leur mantille dont le voile transparent se rabat un peu sur le visage ; autour de notre voiture se groupent maintes figures couleur d'acajou, en vestes rondes, en culottes courtes, les pieds nus chaussés d'alpargates, la ceinture pourpre autour des reins, et la *Gorra*, ce long bonnet catalan couleur de feu, posée sur leurs cheveux noirs, plats et lisses.

Cependant la journée a marché. Diligence, charrettes, piétons et cavaliers, tous viennent de guêrer *la Fluvia*, un torrent qui noie son monde à l'occasion. Les voitures inondées vident leur contenu sur la plage ; chaque plancher percé d'un trou se décharge à gros bouillons pendant que ce poste de gardes civiques, escopette à l'épaule, assure

notre passage. Vous les rencontrez partout, ces braves gens, le tricorne planté de travers, un baudrier jaune en bandoulière, la tunique strictement boutonnée, et la guêtre longue remontée sur le genou. C'est un corps d'élite ; on n'y entre point sans un irréprochable état de services. Grâce à cette gendarmerie itinérante, vous pouvez parcourir l'Espagne d'un bout à l'autre, nul ne vous mettra le couteau sur la gorge.

Tandis que nous causions, le pays s'est accentué, il a grandi ; des plis immenses vont égarer leurs lignes mollement ondulées au fond des horizons ; point de fermes, à peine si quelque *pueblo*¹ s'assied de distance en distance sur un sommet dénudé ; les Pyrénées qui s'abaissaient vers le nord ont bientôt fini de disparaître, et l'étendue se déroule sans mesure, tantôt fleurie de romarin, tantôt égayée de bruyères blanches.

Cette terre a de l'ampleur ; quelque chose de grave en émane qui surprend le regard et laisse l'âme rêveuse. Parfois un paysan, seul dans sa grande jachère, accourt, nous rejoint, saute lestement sur notre marchepied, détourne la tête pour n'être point indiscret, se penche dehors afin d'exhaler en plein air la fumée de sa cigarette, puis il nous quitte à l'entrée du premier hameau, un autre prend sa place, un autre encore, et voici qu'aux abords de Girone ce jeune homme, un caballero de bonne mine, vient à son tour percher derrière notre carrosse. On échange quelques mots, lui dans sa langue, nous en italien. Digne sans roideur, à l'aise sans familiarité, il garde un sérieux d'hidalgo. Et tandis que son profil bientôt effacé se dessine au crayon noir sur les murs blanchis par les clartés lunaires, cette figure, cet

¹ Village.

être humain que les hasards du voyage ont jeté sur notre route m'inspire un de ces élans fraternels dont vous aussi, j'en suis bien sûre, vous avez senti la pression. Il vous est arrivé, n'est-ce pas, de recommander à Dieu cet homme que votre regard effleurait pour la première et pour la dernière fois. La vieille solidarité humaine s'est tout à coup émue en vous ; par un mouvement spontané vous avez présenté cette âme au Seigneur. Vous n'êtes point de ceux, je me le persuade, qui voient dans l'intercession un acte cérémoniel et rare ; il n'exige à vos yeux ni l'encens, ni les orgues, ni je ne sais quelle mise en scène à grand fracas ; une pensée qui du cœur jaillit vers Jésus ne vous scandalise point ; vous comprenez ces relations faciles et simples incessamment nouées entre l'enfant et son père.

Au fait, il n'est pour juger d'une telle question que deux espèces de gens : ceux qui croient, ceux qui ne croient pas. Si je ne crois pas à l'efficacité de la prière, toujours la prière me blesse, car toujours elle me paraît absurde ; plus elle se fait naïve, mieux elle me déplaît. Tant qu'elle se maintient dans les banalités du culte, je la tolère : il faut bien accorder quelques formes à la sottise des masses. Dès que, sortant du cadre officiel, elle prétend aux droits de la vie, je ne la souffre plus, elle m'est insupportable, je la trouve ridicule. Prier qui, prier quoi ? autant vaudrait frapper à grands coups sur unealebasse, comme les nègres imbéciles devant leur fétiche aveugle et sourd.

Mais je crois, et sitôt que j'ai cru, la prière devient ma respiration. Ne pas prier, ne pas vivre, pour moi les deux termes se valent.

Quoi, j'ai des aspirations, j'aime, je ne puis rien, et je ne m'adresserais pas au Maître de l'univers. Je vois souf-

frir, je vois mal faire, je suis le spectateur paralysé de tragédies lamentables; la vérité s'obscurcit, les grandes causes vont périr, on écrase le faible, il est d'étranges agonies, voici le troupeau des désolés, voici la lugubre phalange de ceux qui ont perdu plus que la vie, et je ne prierais point, et quand tel inconnu me frôle au passage, quand un homme, par conséquent un être qui a pleuré, qui souffrira, traverse mon chemin, je ne lui donnerais pas ma prière; quoi, mes mains s'étendent tout émues vers les mains suppliantes du mendiant, elles vont chercher des misères plus discrètes, et mon cœur, ce cœur qui palpite, ne ferait point l'aumône, la grande aumône, celle qui va largement puiser au trésor de Dieu. Ah! je le comprends, je l'ai compris du jour où j'ai vraiment prié, le mot excessif de Jésus : priez sans cesse. Et cette autre parole que de forts esprits regardent en pitié : demandez tout ! je l'ai recueillie comme un joyau. Oui je prierai sans cesse, oui je demanderai tout; je prierai dans les grandes circonstances et je prierai dans les petites, et qu'est-ce que ce petit, et qu'est-ce que ce grand, dites-le-moi, devant le créateur des mondes et le créateur d'un atome.

Mon ami, je vais achever ma confession; aussi bien faut-il que vous me connaissiez pour ce que je suis. Ma foi fait davantage et mon intelligence descend plus bas. J'en viens à cette niaiserie de prier pour les créatures, car la créature éprouve des affections aussi, elle subit des maux; par la faculté qu'elle a de souffrir, par le pouvoir d'aimer elle me confine. Le cri des tortures que ma race inflige aux races inférieures, cette clameur partie du fond des âges l'arrive dans son amplitude sinistre, je l'écoute; le sanglot monte jusqu'au trône de Dieu, je l'accompagne de ma pitié; ces asservis, ces martyrisés soupirent après la

délivrance, je demande la paix pour eux. Allez ! toutes les fois que je les verrai se tordre sous la douleur, ces misérables, j'intercéderai, je supplierai, car je sens dans ma chair humaine une parenté qui m'oblige... et riez si vous voulez.

Cependant nos roues font trembler les vieilles vitres de Gironne. Le caballero, qui s'est élancé sur le trottoir, chemine gravement, son poing sur la hanche pour soutenir les plis du manteau. D'autres silhouettes, d'autres manteaux portés du même geste gracieux et fier, ont glissé le long des murs.

A peine installés, c'est bientôt fait de courir vers *San Martin*. Les rues étroites et noires qui nous y mènent, semblent des crevasses taillées dans le roc. Parfois une petite place vient rompre les défilés ; la lune y donne en plein, ses clartés qui frappent les hautes façades, en marquent les balcons de fer ; puis les murs se rapprochent, la nuit s'obscurcit, et les grands escaliers de San Martin apparaissent touchés de lueurs bizarres, selon que se découpent les toits, tandis qu'une tour puissante prête à la cathédrale ce caractère de château fort que reproduisent les plus antiques *Iglesias* du pays.

Au sein de la solitude, dans ces fonds ténébreux, avec ces clartés rencontrées en d'extrêmes hauteurs, l'aspect est étrange. Sur une des faces de San Martin s'échelonnent les statues des apôtres ; devant, un parvis de dalles funéraires miroite sous des traînées pâles ; notre pied se heurte aux écussons en relief ; un puits arrondi dans ce coin sa margelle orientale ; le palais de l'évêque, grande muraille percée de fenêtres dépareillées, se dresse à l'écart ; et

les soubassements gothiques, le travail merveilleux des enroulements, mille détails à demi voilés, révélés à demi, ajoutent une grâce inattendue aux sévérités du tableau.

Je ne l'oublierai pas, cette Gironne à la vieille prestance ; si bien espagnole, avec ses ruelles profondes, ses échantures en plein ciel, sa tour de San Feliù dont le profil tantôt coupe les rues, tantôt les emplit d'obscurité, et les *capas*¹ qui passaient dans l'ombre, et cette couleur austère, et nos premières émotions.

8 mai 186..

Aimez-vous le chocolat ? Si vous l'aimez, venez à Gironne, descendez dans notre posada, espèce de basse-cour sordide où tant bien que mal chaque oiseau trouve son perchoir, faites-y l'*almuerzo*, en français le déjeuner, et je vous répons que de votre vie cacao quelconque, cuit, cru, en plaques ou en tablettes, n'approchera de vos lèvres.

Voyez-vous sur cette longue table dix coquetiers remplis d'une bouillie noirâtre ; mettez autour des gens bien endentés, ajoutez aux coquetiers une assiette d'*azucarillos*, (du blanc d'œuf battu dans du sucre), vis-à-vis placez une assiette de biscuits (autre sucre fouetté dans d'autres blancs d'œufs), vous aurez votre affaire. Point de pain, en revanche de l'eau fraîche à pleines cruches. Avec cela les Espagnols vont jusqu'à midi. Nous voilà donc lestés.

¹ Manteaux.

Devant l'hôtel une patache s'apprête à partir, elle porte en exergue autour de ses flancs : *Pou y compania!* c'est sous cette invocation qu'elle marche. Miséricorde !

Heureusement le chemin de fer nous prendra ce matin. Nous avons payé notre écot, dédommagé notre hôte : *para el ruido de casa*¹, un article digne des hôtelleries du seigneur Don Quichotte ; et tandis que nous considérons le profil héroïque de Girone appuyée contre un renflement du sol, et que nous songeons à la belle défense qu'elle fit contre les armées de Napoléon, un homme qui regarde comme nous, la *Gorra* rejetée en arrière, murmure entre ses dents : — Il n'y a pas ici un olivier qui ne soit engraisé de sang français !

Ah ! je les plains, les Français qui vinrent mourir dans ces vergers, et je les pleure, les jeunes vies qu'une ambition sans entrailles jetai par milliers sous le couteau des Espagnols ; mais, voyez-vous, la liberté est la liberté.

Je hais les conquêtes ; la conquête fait pis que méconnaître un droit, elle insulte à l'âme.

Vous êtes grand, je suis petit ; vous vous trouvez beau, vous me jugez laid ; dès lors me prendre, moi chétif, c'est bien de l'honneur pour ma personne. Ainsi pensent les forts ; pas les faibles. Le cœur a partout sa taille ; la dimension des frontières n'y fait rien. C'est par le dedans qu'on vaut, par le respect de soi, par la volonté de n'accepter aucun maître. Fussiez-vous lion, je ne vous reconnais point la licence d'étendre votre ongle impérial sur le patrimoine d'une fourmi ; sa fourmilière lui appartient comme à vous votre couronne. Fourmi, lion, qui décidera d'ailleurs lequel des deux vaut plus. Le peuple qui se défend le

¹ Le trouble de la maison

mieux, la nation qui dépecée se maintient patriote, l'homme qui exhale son souffle mais ne lâche pas son droit, voilà le plus fort.

On dit : les abus de pouvoir sont dans l'ordre, les fortes bêtes dévorent les moindres, ainsi le veut la nature ! — Je nie le fait. Non, grâce à Dieu, les lourdes pattes n'ont pas toujours le dernier mot. Contre les géants, les pygmées gagnent plus d'une bataille ; plus d'un insecte tient tête aux taureaux. Les fines tenailles, les limes flexibles, les résistances puériles mais indomptables ont raison des griffes pesantes, et là triomphe la sagesse du créateur. Sans cette loi d'égalité suprême, on n'entendrait bientôt plus sur la terre asservie que le bruit des grosses mâchoires qui broient les petites gens.

Au bout du compte, les vieux Castellans pensaient sur ce point comme leurs frères d'aujourd'hui, et lorsque, alliés avec les Maures, ils s'élançaient vers la frontière pour sauver leur patrie que le traître don Alphonse venait de vendre à Charlemagne : « Ils ne veulent pas, disait le Romançero, ils ne veulent pas être soumis aux Français, les Castellans ! » Or Bernard le fit bien voir à Roland, quand, au vallon de Roncevaux, il lui enfonça son fer dans la gorge.

Nous avons retrouvé la mer, une mer qui regarde l'Orient et que les lumières matinales caressent de tons laiteux. La route ferrée court sur le sable, les lames déferlent, de petits villages lavés à la chaux tracent parmi les jardins d'orangers un réseau de murailles blanches ; quelques boutons écartent les feuilles, les beaux fruits d'or brillent au milieu de la forte verdure ; çà et là des bateaux renversés abritent une troupe d'enfants nus, les pieds dans l'eau, qui badinent avec la vague, tandis qu'accroupies, les

femmes des pêcheurs raccommoient leurs filets. Et ces cases ont des péristyles mauresques, elles s'épanouissent à côté des nopals, l'agavé projette au travers sa hampe démesurée, je viens de voir un palmier.

Chaque fois que notre convoi s'arrête, les hommes entortillés d'écharpes rayées de bleu, de rouge ou de jaune, les femmes coquettement enveloppées dans leurs mouchoirs de mousseline, se groupent aux barrières ou viennent offrir la galette arabe avec ces grosses dragées, les *mendres*, qui rappellent les sucreries de Stamboul.

Si notre regard s'enfonce aux jardinets, s'il remonte les vallées, le vert vif des jeunes blés, ce premier vert exubérant, tout gonflé de séve, charmant et radieux chez nous, ici nous étonne et nous froisse. Que voulez-vous, dans les belles contrées du soleil on le trouve bizarre ; un instant l'œil s'en égaye, car c'est avril et la terre pousse son germe, mais après que l'âme s'en est réjouie on va chercher les bois de chênes aux couleurs solides, on s'arrête aux pins parasols d'un ton ambré, on interroge cette gamme des nuances harmonieuses, j'allais dire classique, la seule qui convienne aux régions du Midi.

Maintenant la baie s'est arrondie, Barcelone vient d'apparaître, son port s'est dessiné, la mâture des vaisseaux se découpe sur le ciel, le Monjuich assied en pleine lumière son rocher qui ferme l'horizon du sud ; tout fourmille, tout est splendeur et tout est joie, tout, excepté ce cercueil sous un dais emplumé, que six chevaux caparaçonnés de velours, mènent en grand gala joindre sa dernière demeure.

Que de fois ces rencontres soudaines aux heures fortunées, et cette royauté du sépulcre au sein même de la vie, ont brutalement placé devant nous les questions finales, les sombres et les définitives. Notre légèreté les refoulait

à l'arrière-plan ; l'activité légitime de notre esprit les faisait faire ; mais la mort, qui ne parle guère, cette grande silencieuse a des mots inattendus, et lorsqu'ils éclatent, les plus durs d'oreille sont bien forcés d'entendre.

Barcelone cependant, brillante et magnifique, s'étend devant nos pas. Voici la Rambla. Rien que ce nom, sonnante dans la bouche espagnole avec son *r* mordante, me fait tressaillir de plaisir. Elle s'étale, cette Rambla, sous le soleil qui rayonne ; dallée de pierres plates, elle s'élargit au milieu des contre-allées où courent les voitures ; elle monte, elle va, belle, gracieuse et royale jusqu'aux derniers faubourgs ; des palmes ondoient sur tout son parcours, car c'est demain le dimanche des Rameaux. A chaque pas, quelque femme de la campagne, quelque *muchito*¹ nous arrêtent pour nous offrir tantôt la feuille du dattier simplement infléchie, tantôt le tyrsa habilement orné d'étoiles scintillantes ou de brindilles d'argent. Jeunes et vieux, chacun achète, les balcons eux-mêmes portent un rameau sacré, les chevaux ont leur branche bénite qu'ils secouent fièrement, et dans cet embrasement d'un beau jour, sur ce fleuve mouvant des têtes, celles-ci coiffées du *sombrero*, celles-là ployées dans la mantille, les palmes se balancent et les rubans se déroulent avec lenteur.

Regardez ces *labradores*² drapés dans la *capa* de Vance. Aux plis qu'elle fait, au geste superbe dont ils la jettent sur l'épaule, vous reconnaissez les fils du soleil, et que l'Orient leur a prêté sa noblesse.

Les femmes sont brunes avec des yeux veloutés, elles ont

¹ Petit garçon.

² Laboureurs.

les cheveux noirs, toutes, sauf les blondes. Mon ami, je ne saurais qu'y faire, Chimène avait des cheveux d'or, Maria Padilla des boucles ensoleillées, mes chers poètes espagnols donnent des tresses blondes à leurs beautés, et la jeune fille de blanc vêtue qui se présenta devant le roi don Ramire, pour lui reprocher le tribut des cent vierges que payait le lâche souverain aux Maures, cette gentille demoiselle si hautaine et si radieuse, portait blonds cheveux qui retombaient en fils d'or sur ses chastes épaules. C'est la faute des Goths, d'Ataulf, de Théodoric, et de leur conquête. En Orient, les Goths ont laissé parmi les types indigènes, d'étonnants visages pâles qu'illuminent des prunelles d'un bleu dur et farouche ; ils ont doté l'Espagne de ces chevelures aux tons fauves tout ruisselants de lumière, qui vont si bien avec les yeux noirs.

Notre Rambla, du reste, ne manque pas plus d'abbés que de jolies filles. Le feutre des prélats, pointu, long, étroit et roulé des deux ailes, garde une proverbiale ressemblance avec les gauffres.

Quant aux hommes, le manteau ne les quitte point. Par le chaud, par le froid, qu'on étouffe ou qu'on gèle, l'Espagnol chemine bien *embozado*¹ dans sa capa. Ces figures régulières, décidées, ce front résolu, ce pas martial, nous présentent un caractère absolument nouveau. Les têtes d'Orient, d'une gravité plus rêveuse, ont plus de beauté, on y sent mieux la poésie et je dirais les profondeurs que met le désert aux prunelles de ses fils ; je trouve plus de charme aux physionomies italiennes, plus de laisser-aller leur donne plus de force, de plus vives étincelles jaillissent de leurs yeux noirs ; mais ici la virilité paraît mieux ; il y a du

¹ Enveloppé jusqu'au menton.

romain, du vieux romain de la république dans ces traits arrêtés ; ces yeux sombres où brûle un feu latent, ce geste sobre et définitif font pressentir le patriote, et rien qu'en voyant ceux-là, on dit : ce sont des hommes.

Nous avons pris la *calle*¹ San Fernando, principale artère de Barcelone ; elle nous conduit sur la *plaza de la Constitucion*. Aux palmes ont succédé les billets de loterie ; des mains fiévreuses nous tendent le chiffon de papier sale, ce cri : *un billete!* nous harcèle jusque par devant la *casa de la Disputacion*, vieux palais impressif, avec sa cour aux arches surbaissées, ses fines galeries en dentelle de pierre, ses gargouilles, ses fenestrelles, et cette admirable alliance du mauresque avec le gothique dont nos yeux restent émerveillés.

Deux pas plus loin s'élève la cathédrale.

Venez, franchissons le seuil de cette porte qui s'est ouverte au milieu d'un grand mur sombre. Nous voici dans le cloître. Les arceaux, fers à cheval légèrement appointis par l'art gothique, vont découpant l'azur du ciel le long des allées ; des colonnettes que relie deux à deux un anneau de marbre, portent sur des animaux chimériques ; du coin sombre où nous nous sommes abrités on devine la richesse des ciselures, la liberté des feuillages et la grâce des rinceaux ; des lignes hardies, doucement infléchies par la science, entrelacent leurs courbes dans un demi-jour transparent ; et c'est si simple, c'est si génial, qu'une harmonie s'exhale, on le dirait, de toutes ces rencontres, et qu'elle chante des hymnes dont on écoute vaguement l'accord.

¹ Rue.

Tout un côté du cloître reste inachevé, de sorte qu'au-dessus du premier étage d'arcs élégants, dans ce grand vide lumineux, la tour de la cathédrale, puissante et rigide, s'élève avec son profil dur et son inébranlable muraille.

Je vais vous dire ce qui fait le charme de lieux si solennels ; c'est la vie, sous sa forme la plus naïve. D'ordinaire les cloîtres n'enferment que des ruines ; le temps les a démolis, l'indifférence les laisse déserts ; on y a froid, on y sent la mort. Ici, l'heure présente qui s'est débarrassée de ses proses répand la fraîcheur avec les épanouissements d'avril. Les galeries enchâssent un jardin d'orangers ; fleurs, verdure nouvelles, aromes printaniers, tout emplit l'air d'enchantements. L'eau s'épanche en filets limpides et discrets comme il convient à un tel recueillement et à un tel silence, elle tombe goutte après goutte de la *fuenta de las Ocas*¹, parmi les enroulements du marbre et les traînes des scolopendres ; le *Lavadero*², cette urne à six pans posée sur un trépied classique, monument bizarre et charmant que le caprice arabe logea sous l'aile d'une cathédrale chrétienne, sort du milieu des anémones ; une grande héliotrope jette ses mouchets lilas sur les vieux murs, et les sourires de la nature se mêlent avec les sourires de la pensée humaine en un rayonnement plein de douceur. Mais l'ensemble, ce concert qui plane aux régions élevées, ce quelque chose de supérieur à toutes les beautés, qui émane de la beauté même : l'air doré par le haut, assombri sous les voûtes, la paix des longs promenoirs, les tons chauds et moelleux des places touchées du soleil,

¹ La fontaine des Oies.

² Le lavoir.

ces caresses des courbes, cette lumière que volontiers j'appellerais le jour mauresque tant elle emprunte son attrait aux délicatesses et à la simplicité de l'art sarrasin, voilà qui me transporte par delà notre terre ; moi aussi j'ai conquis le pays de l'idéal, j'y étends librement mes ailes, je possède, car j'ai compris.

Tout était grave sous les portiques du cloître, tout se fait austère dans la nef. L'éternité y règne, l'ombre y domine. A travers le crépuscule des faisceaux de colonnes jaillissent du sol, coupent fièrement l'espace et vont porter au faite leurs galeries, leurs trèfles et leurs arcs où se jouent des lumières qui jamais n'effleurèrent le marbre du parvis.

Je voudrais vous rendre en un mot cette impression multiple, la grandeur, le volume d'air, les limpidités de l'ombre ; je voudrais vous faire saisir ce caractère tourmenté de l'art gothique : efforts de l'âme en peine qui se traîne vers les cieux, l'enfer d'un côté, le purgatoire de l'autre, harcelée par les démons, tirillée par les saints, souffrante, dolente, épouvantée ; je voudrais exprimer le contraste merveilleux que forment avec de telles agonies les clartés arabes, la sobriété musulmane, ce dessin calme et pur dont la froide unité repose l'âme, dont la chaste élégance ravit les yeux. Mille détails, retable, sculptures, et ce chœur que la coutume espagnole assoit au centre de la nef, sollicitent nos regards. Un instant la curiosité s'arrête aux richesses du vase, puis tout remonte vers les hauteurs suprêmes. Là, dans l'abîme suspendu, là où se nouent des lignes que l'œil n'avait point rêvées, là où vont les prières, là où l'infini semble commencer, je trouve mon Dieu ; et quelque chose de cette paix que Jésus, en

montant vers son Père, laissa descendre sur la terre, m'a pénétré le cœur.

Faut-il m'arrêter, faut-il vous dire adieu? pourquoi; un pas succède à l'autre, les images vont changeant, les pensées font de même, et je m'en reviens avec vous le long de la *Plateria*¹. Nous musons un peu sous le porche historié de *Santa Maria de la mar*; nous flânon devant les boutiques des joailliers, nous contemplons les girandoles étincelantes de pierreries que se pendent aux oreilles les dames espagnoles, et nous voici dans le Jardin.

Je n'ai jamais tant vu d'anémones aux pétales incarnats, blanc de perle, bleu vif, avec toute la gamme des nuances intermédiaires, pencher leur belle tête d'un port nonchalant, comme si la tige ne parvenait pas à soutenir ce luxe de formes et cet éclat des couleurs. Des buissons de coronilles plantés en bouquets splendides épandent leurs effluves printaniers; l'eau jaillit partout; dans toutes les vasques les callas ont ouvert leurs amphores, et sous les orangers qui sèment leurs fruits à l'aventure quelque femme du peuple s'assied et songe, tandis que son enfant ramasse les pommes d'or.

J'aime notre siècle pour de telles libéralités faites aux pauvres. Naguère, le soleil avec les verdure n'appartenaient qu'aux grands et aux paysans; ou seigneur ou vilain, vous ne respiriez qu'à ce prix. L'eau, l'air, les feuilles et les fleurs, notre siècle a tout saisi dans ses bras nerveux; il a renversé les vieilles bastilles bourgeoises des vieux quartiers moisis, il a repoussé les moellons, il a conquis l'espace, il y a versé l'azur, il y a fait sourdre les fon-

¹ *Plata*, argent; rue des Orfèvres.

taines, l'herbe croit, la sève monte, on voit des rameaux pousser, et les petits du peuple savent pour la première fois ce que c'est qu'une fleur qui sent bon, un oiseau qui bat de l'aile, les cieux en fête et la terre transfigurée par les miracles de mai.

Est-ce le voisinage de la mer, est-ce l'emploi qu'elle donne aux forces, on ne rencontre pas ici de mendiants. A peine si, profitant des bonnes fêtes, quelque enfant court à reculons devant les promeneurs, armé d'un petit violon qu'il tient du haut en bas appuyé sur sa poitrine, et dont il racle les cordes à tour de bras. Point de guenilles ; vous demanderiez en vain à Barcelone quelques-uns de ces beaux haillons dont s'enorgueillit l'Italie. L'indigent est vêtu pauvrement, mais il est vêtu ; le manteau râpé n'a ni trous ni taches ; la superbe Espagnole, qui le porte avec tant de noblesse, le raccommode et le nettoie avant d'en draper sa misère.

Cependant le Mur de la mer, où nous venons de monter, oppose un long rempart aux flots du large. Jadis cette muraille n'existait pas. Lorsque Don Quichotte, le preux chevalier qui vit ici finir ses aventures, promenait sa mélancolie sur le bord de l'eau, c'est le sable de la plage que foulait son pied éperonné. Alors Barcelonette, près de nous, vers le nord, n'enfermait point comme aujourd'hui de vaisseaux derrière son môle ; on les voyait tous, felouques, balancelles, tartanes et caravelles, croiser leurs vergues dans le port de la ville, presque désert à cette heure. Les galères rangées en bataille et pavoisées, car c'était le jour de la Notre-Dame de septembre, faisaient au seigneur de la Manche l'accueil qu'on réserve aux souverains. Sonnant les fanfares, elles jetaient sur

l'immensité ce terrible : Hou! hou! qui arracha je ne sais quel frisson au grand cœur du héros. Ici, le pauvre Sancho, passé de main en main, exécuta dans les airs, lancé par les bras vigoureux de la chiourme, le tour de toutes les galères du roi. Ici, son bon maître, voyant les coups pleuvoir comme grêle sur le dos des galériens, exhorta l'écuyer fidèle à profiter d'une telle aubaine pour achever le désenchantement de la trop séduisante Dulcinée du Toboso. Ici... ah! tenez, cette mer, ces galères, cette chiourme, tout m'ôte l'envie de rire, et s'il ne fallait vous laisser enfin, je vous dirais que de ces flots embrasés par les feux du soir, que du fond de l'Orient qui s'éteint, que des flancs du Monjuich vêtu d'une chape violette, j'entends venir, j'entends monter, j'entends s'épancher une houle qui approche, qui se dresse, qui jaillit, et jette avec fracas son écume sur le rivage. C'est la voix des galériens, c'est le cri de cette chair déchirée, c'est le sifflement du fouet des comites, c'est le rire des beaux seigneurs qui disaient : — Tapez sur les chiens ! — Là, nous autres, les enfants de l'Évangile, nous avons des frères ; là il y avait des apôtres de Jésus ; et n'importe la croyance, là, durant des siècles, la bête féroce des cruautés humaines a tenu de pauvres corps palpitants sous ses ongles, elle a terrassé de pauvres âmes, elle s'est assouvie de sang, de larmes, d'infamies, et c'est assez pour que ce soir je ne vous en écrive pas plus.

9 avril 186...

Toute la nuit les *Serenos* ont chanté l'heure. Ce ne sont ni les notes plaintives, ni les lugubres intonations de nos veilleurs du Nord. Un accent vif, je ne sais quel couplet de bonne humeur, un rythme ailé qui parle de la voûte étoilée, une voix dont le timbre clair fait penser aux limpidités du ciel, monte dans le silence et vient charmer nos rêves.

Voici le dimanche des Rameaux, la belle fête du printemps. Je l'ai toujours aimée d'une affection cordiale. D'autres solennités ont leur éloquence. Noël rapproche de nous les cieux ; pourtant la nuit de Noël, dans nos régions, est une nuit froide : on y entend mugir les rafales neigeuses, des voix désespérées s'y promènent, à grand'peine se représente-t-on les bergers endormis aux champs, sous des constellations clémentes ; et ce concert des anges qui retentissait par les campagnes vient s'éteindre, semble-t-il, dans l'âpreté de nos frimas. Pâques est un triomphe ; bien rapproché toutefois des agonies de Jésus ; le cœur reste ployé sous le faix de la croix, il entend encore ces paroles désolées : Mon Père, pourquoi m'as-tu abandonné ! notre âme en garde une blessure, cette victoire au prix du sang laisse nos fronts dans la poussière. Mais le dimanche des Rameaux, le beau dimanche rayonnant des gloires pacifiques de Jésus, ce jour d'avril tout couronné de verdure nouvelles m'émeut d'une joie fraîche et jeune comme lui. La terre s'est réveillée, elle jonche de ses fleurs le

chemin où va passer Jésus ; elle verra marcher en roi son maître et son Sauveur. Et nous qui nous traînons par les poudreux sentiers de ce monde, nous si languissants, tout courbés sous le joug de nos misères, nous qui bataillons à chaque pas et qui trop souvent perdons la bataille, d'un tressaillement de joie nous l'avons salué.

Allez, je le sais de reste, l'humiliation nous convient. Il nous est bon de traverser la vie en petit état, contredits, froissés, le front mouillé de sueur et les yeux trempés de larmes ; le chemin que fit notre Maître, cette voie douloureuse que marquèrent ses défaillances, il nous sied d'y marcher à genoux. Néanmoins la joie est saine, notre âme a soif de soleil, la royauté de Dieu raffermir notre foi. S'il fallait un Rédempteur sanglant à nos péchés, il faut un Sauveur triomphant à notre espérance, car nous sommes fils du ciel, faits pour la lumière, nous étouffons dans la nuit. Bien plus, nous avons besoin de voir une fois, de toucher, de recueillir en nous, ici-bas, les splendeurs de la gloire du Christ. Cela nous fortifie et cela nous donne courage. Nous l'avons tant contemplé chétif, honni, méconnu, blasphémé ; notre cœur se dilate au cri magnifique d'Israël : Hosannah ! fils de David ! La terre a tressailli, les rameaux s'inclinent ; voici venir le monarque béni, le compatissant, le prince de paix. Son regard est doux, la souveraine puissance rayonne sur son visage, ses lèvres sourient, et les petits enfants haussent vers lui leurs mains chargées de fleurs. Que je m'unis avec allégresse au saint cortège ; que je la reconnais bien, cette route, le sentier qui de Béthanie tournant sur le mont des Olives mène aux portes de Jérusalem, parmi les épines blanches et les grenadiers à la rouge toison. Moi aussi, des branches parfumées se balancent dans mes mains. Bien venue soit la